

# Rapport de l'expédition du capitaine von Schimmelpfennig, de Ngutte II à Yabassi

(avec l'esquisse d'une carte)

*par le capitaine Hans von Schimmelpfennig*



1 2 3 4 5 6 7 8 9

## **Teilnehmer der Saunde-Yabassi-Expedition.**

1) Feldwebel Jonezyk. 2) Oberbüchsenmacher Zimmermann. 3) Sergeant Scheiermann. 4) Hauptmann v. Schimmelpfennig v. d. Dye f. 5) Stabsarzt Höfemann.  
6) Feldwebel Hensel. 7) Leutnant v. Unruh. 8) Oberleutnant Schloffer. 9) Sanitäts-Unteroffizier Schnitzler.

*traduit de l'allemand par Gilles René Vannier*

Édition :

Gilles René Vannier – 02830 Saint-Michel – France.  
ISBN 978-2-9578079-0-1



Ce code ISBN correspond à l'édition du livre numérique sous forme de fichier PDF.  
Ce fichier est également prévu pour une impression recto/verso au format A4.

Diffusé le 8 septembre 2023 sous licence CC-Zero 

Photo de couverture :

Photographie du domaine public, mise à disposition par *Wikimedia Commons*, et extraite de :  
Oscar Zimmermann. *Durch Busch und Steppe*. Berlin 1909, p 139.

## Table des matières

Préfaces du traducteur.....	5
Préface.....	5
Prononciation des noms en allemand.....	7
Rapport de l'expédition du capitaine von Schimmelpfennig, de Ngutte II à Yabassi.....	9
Bibliographie.....	29

## Index des figures

Figure 1: Itinéraire de l'expédition du capitaine von Schimmelpfennig, de Ngutte II à Yabassi.....	8
Figure 2: Participants à l'expédition Yaoundé Yabassi: 1. Adjudant Jonczyk. 2. Armurier-chef Zimmermann. 3. Sergent Scheuermann. 4. Capitaine von Schimmelpfennig von der Oye. 5. Médecin-chef Hösemann. 6. Adjudant Hensel. 7. Sous-lieutenant von Unruh. 8. Lieutenant Schlösser. 9. Sous-officier sanitaire Schnitzler.....	10



# Préfaces du traducteur

---

## Préface

Pourquoi avoir choisi ce texte ? Me préparant à traduire le texte ethnographique sur les peuples Banen du médecin Hösemann, relatant les observations réalisées pendant l'expédition du capitaine von Schimmelpfennig, il m'a semblé opportun de traduire également le compte-rendu du capitaine, qui éclaire le contexte militaire et politique de l'expédition.

Le capitaine Hans von Schimmelpfennig, né le 13 août 1863 en Silésie, a été formé à l'école des cadets. Il était capitaine et chef de compagnie au 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie de Lorraine quand il démissionna de l'armée allemande pour rejoindre la Schutztruppe (troupe de protection) du Cameroun le 6 juillet 1900. Tenant lieu de commandant de la Schutztruppe, il entreprit une expédition dont le but était d'ouvrir une liaison entre l'intérieur du pays et Yabassi, et commença par une opération de « pacification<sup>1</sup> » près de Yaoundé.

Les trois articles du capitaine Schimmelpfennig parus dans la revue « Deutsches Kolonialblatt » concernent la partie aller de l'expédition.

L'expédition partit le 4 février 1901 de Lolodorf et atteignit Yaoundé le 13 février. La situation était alors tendue autour de Yaoundé. Au nord-ouest, le chef de poste de Yaoundé, le lieutenant Ernst Lequis, avait été tué d'un coup de fusil lors d'une embuscade, le 7 décembre 1900<sup>2</sup>. Son successeur le sous-lieutenant Karl von Klinkowström avait entrepris en décembre 1900 une expédition punitive contre les responsables, les « Weyjambasse » (une tribu Éton), sans succès car ces derniers avaient abandonné leur territoire. Au nord, deux chefs Vouté, Na Dinati et Dandugu Mangio, bien qu'alliés des Allemands, avaient attaqué les Batchenga, et avaient été mis à l'amende et condamnés à porter les fers pendant quatre mois. Et plus inquiétant pour le colonisateur, au nord-est, Semikore, chef des Yezoum (une tribu Beti), avait interdit son territoire aux Allemands, et ne semblait pas enclin à une solution pacifique.<sup>3</sup>

L'expédition quitta Yaoundé le 19 février pour soumettre Semikore, de préférence par la négociation, sinon par les armes. Elle fut attaquée en rentrant sur le territoire de Semikore, le 27 février ; ce même jour l'expédition attaqua sous le feu ennemi le village de Semikore et l'occupa. Semikore ne se rendant pas, l'expédition brûla le village le 5 mars, mena quelques combats

---

1 Le terme de pacification était utilisé pendant la période coloniale pour les opérations contre les tribus récalcitrantes ; il est entre guillemets car le but de la pacification, le retour au calme, pouvait être obtenu par pacifiquement par la négociation, sinon par les armes

2 Cf. bibliographie : Anonyme, Deutsches Kolonialblatt , 1<sup>er</sup> mars 1901.

3 Cf. bibliographie : von Schimmelpfennig, Deutsches Kolonialblatt, 15 mai 1901.

jusqu'au 8 mars, et rentra le 12 mars à Yaoundé. Les pertes s'élevaient pour l'expédition à 2 morts et 17 blessés. Semikore avait perdu quelques batailles, mais ne s'était pas soumis.<sup>4</sup>

Retardée par le manque de porteurs, l'expédition ne repartit de Yaoundé que le 19 mars. Elle comprenait 132 soldats, 391 porteurs et 4 mules. Via Kule, Tungele, Watare, Yambetta, Nti, elle arriva à Ngila le 31 mars, et rejoignit Ngutte le 8 avril. Ngila et Ngutte étaient deux frères, tous deux chefs Vouté et considérés alors comme des alliés par les Allemands.<sup>5</sup>

Puis commence le voyage de retour, relaté par le capitaine Schimmelpfennig dans la revue « Mittheilungen von Forschungsreisenden », de Ngutte II à Yabassi, traduite ci-après.<sup>6</sup>

Les écrits très factuels du capitaine nous racontent les difficultés rencontrées par les expéditions coloniales. La première est de trouver suffisamment de porteurs, et de leur trouver de la nourriture pendant tout le voyage. C'est un souci quotidien pour l'officier, qui met un point d'honneur à payer pour ces approvisionnements. Le point est à noter, quand d'autres explorateurs vivaient de rapines sur le pays, multipliant les occasions d'affrontement, au détriment de l'objectif de « pacification »<sup>7</sup>. La seconde est l'état des chemins. La troisième est l'état sanitaire de la troupe ; plusieurs fois le capitaine se réjouit de l'état sanitaire satisfaisant de la troupe, sans savoir qu'il allait bientôt être emporté lui-même par une maladie tropicale.

Quant aux combats, les Allemands avaient un avantage souvent décisif, dû à leur armement, dans les batailles rangées, surtout si elles étaient engagées à distance. Les actions de guérilla (embuscade, fuite) posaient plus de problèmes au colonisateur, qui alors menait des actions punitives comme brûler les villages, ce qu'a fait von Schimmelpfennig, ou même détruire les récoltes, ce qui pouvait provoquer des famines plus mortelles que les combats, ce que von Schimmelpfennig ne rapporte pas avoir fait.

Ces textes montrent également l'éventail des réactions des populations africaines, qui avaient des relations cordiales, distantes ou hostiles avec les Allemands.

Malgré l'assaut donné au village de Semikore, malgré les cinquante morts Banen recensés lors de l'affrontement avec le chef Somo, l'action du capitaine von Schimmelpfennig sera ainsi rapportée par le gouverneur du Cameroun Jesko von Puttkamer : il « s'était brillamment acquitté de sa tâche difficile. Non seulement il a fait preuve d'énergie et de bravoure au bon moment, mais surtout de patience, de prudence et d'une indulgence appropriée. Ce n'est qu'ainsi que le voyage d'exploration pourra être effectué sans trop d'effusion de sang ».

Le sens politique du capitaine Hans von Schimmelpfennig n'eut plus l'occasion de s'exercer, car il s'éteignit à Douala le 14 juillet 1901, victime d'une complication du paludisme.

---

4 Cf. bibliographie : von Schimmelpfennig, Deutsches Kolonialblatt, 15 juin 1901.

5 Cf. bibliographie : von Schimmelpfennig, Deutsches Kolonialblatt, 1 août 1901.

6 Cf. bibliographie : von Schimmelpfennig, Mittheilungen..., Band XIV, 1901.

7 Cf bibliographie : Müller, revue Afrika.

## Prononciation des noms en allemand

Les noms propres (lieu, tribu, personne) n'ont été traduits que si nous étions absolument sûr de notre interprétation. Sinon, nous leur avons conservé l'orthographe allemande. Voici donc quelques indications sur la façon de prononcer les noms écrits à l'allemande :

Allemand	Français
<b>voyelles</b>	
a	a
ä ou ae	é, è
e	e, é
i	i
o	o
ö ou oe	eu
u	ou
ü ou ue	u
y	i, u
<b>consonnes</b>	
ge	gue
gi	gui
j	y
sch	(s)sch
v	f (souvent si mot d'origine allemande) v (souvent si mot d'origine étrangère)
w	v
<b>pas de sons nasalisés !</b>	
an	an(e)
in	in(e)
on	on(e)
amb	am(e)b
imb	im(e)b

Exemples :    Jaunde → Yaoundé    Wute → Vuté

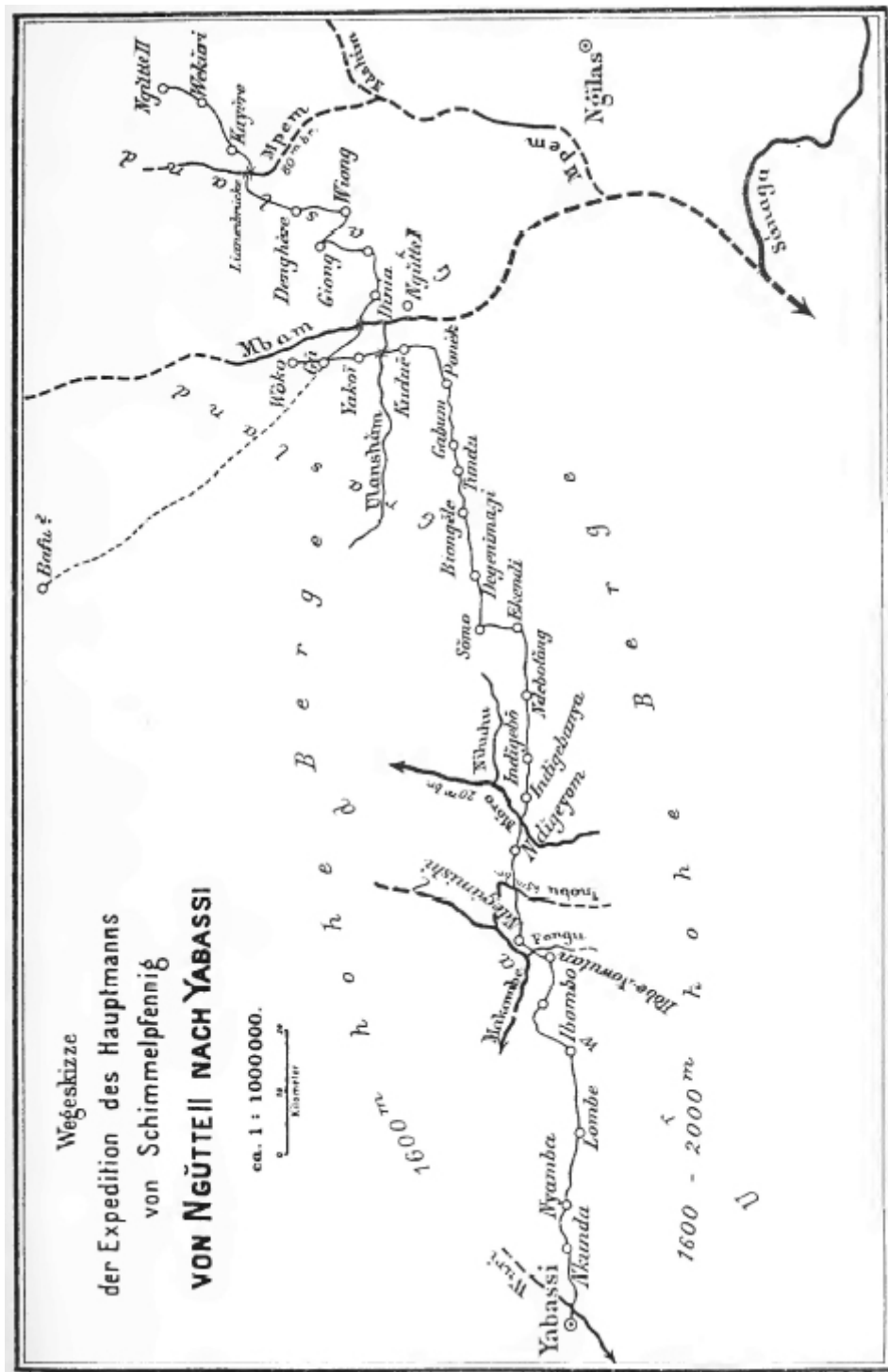


Figure 1: Itinéraire de l'expédition du capitaine von Schimmelpfennig, de Ngutte II à Yabassi



## Rapport de l'expédition du capitaine von Schimmelpfennig, de Ngutte II à Yabassi.

Nous levâmes le camp de Ngutte II<sup>8</sup> le 11 avril 1901 au matin. Je dus néanmoins attendre jusqu'à 11 heures du matin pour partir, car la montagne tout entière était couverte d'un épais brouillard, alors que le médecin-chef Hösemann devait procéder à d'importants relevés topographiques.

À partir de ce moment le paysage s'est éclairci, et l'expédition a pu se mettre en mouvement en direction du sud-ouest. Le but de la marche du jour était un petit village, Wekuri.

Ngutte m'avait donné trois guides, qui avaient reçu des instructions précises de leur chef. Pour des raisons que j'ignore, nous dûmes marcher assez loin en direction du sud-ouest pour ensuite, arrivés jusqu'au Mbam, remonter assez longtemps le long cette rivière<sup>9</sup>.

Le jour suivant nous amena à la fin de l'après-midi, après une marche fatigante à travers des contrées inhabitées, dans un petit village, où pourtant de la nourriture nous fut bientôt apportée en quantité suffisante. Cet endroit s'appelle Kayere, et il avait été cependant déserté par ses habitants.

Le matin suivant, le 13, nous fîmes une très intéressante découverte. À 6 heures 20 du matin nous traversâmes une brousse peu profonde et nous trouvâmes soudainement devant le flot jaune et tumultueux du Mpem.

Cette rivière est à cet endroit large de 80 mètres et très profonde, et se jette au-dessus de Watere dans la rivière Mbam, changeant complètement l'aspect de celle-ci<sup>10</sup>.

---

8 Sur la localisation de Ngutte II, Von Schimmelpfennig indique par ailleurs « Alors que nous étions en chemin, est apparu le fait surprenant, que la localisation géographique de Ngutte était autre que celle déjà connue... que la localisation de Ngutte soit si différente, doit avoir pour raison, que le chef Ngutte a résidé dans différents village du même nom... Ngutte II est au pied d'une chaîne de montagnes de 1200 à 1500 mètres d'altitude absolue » (cf. KolonialBlatt, 1<sup>er</sup> août 1901).

La pli F2 de la carte du Cameroun par Moisel indique que le village Wekuri's, par lequel est passée l'expédition en revenant de Ngutte II, est à environ 11°40'00" de longitude Est et 5°19'30" de latitude Nord, ce qui le situerait à la latitude du parc national de Mpem et Djim, mais à 20 kilomètres environ à l'ouest de la rivière Mpem. Alors que l'esquisse cartographique du capitaine Schimmelpfennig indique que Wekuri est situé à l'est de la rivière Mpem.

Si nous nous fions à l'esquisse cartographique du capitaine, et à l'orientation de la chaîne de montagnes indiquée par la carte de Moisel, la chaîne de montagnes au pied de laquelle se trouve Ngutte II est celle qui se trouve au nord du parc national de Mpem et Djim.

9 Il ne peut s'agir de la rivière Mbam puisque von Schimmelpfennig indique par ailleurs « le Mbam, directement à l'ouest de Ngutte (cinq jours de marche), formerait des extensions ressemblant à des lacs » (cf. KolonialBlatt, 1<sup>er</sup> août 1901). Il s'agit donc d'un autre cours d'eau, et d'une erreur de rédaction de l'auteur.

10 Les géographes considèrent au contraire que c'est le Mpem qui se jette dans la rivière Djim (Ndshim selon von Schimmelpfennig), qui se jette à son tour dans le Mbam en amont de Watere.



1 2 3 4 5 6 7 8 9

**Teilnehmer der Jaunde-Yabassi-Expedition.**

1) Feldwebel Jonczyk. 2) Oberbüchsenmacher Zimmermann. 3) Sergeant Scheuermann. 4) Hauptmann v. Schimmelpfennig v. d. Oye †. 5) Stabsarzt Hösemann. 6) Feldwebel Hensel. 7) Leutnant v. Unruh. 8) Oberleutnant Schlösser. 9) Sanitäts-Unteroffizier Schnitzler.

*Figure 2: Participants à l'expédition Yaoundé Yabassi: 1. Adjudant Jonczyk. 2. Armurier-chef Zimmermann. 3. Sergent Scheuermann. 4. Capitaine von Schimmelpfennig von der Oye. 5. Médecin-chef Hösemann. 6. Adjudant Hensel. 7. Sous-lieutenant von Unruh. 8. Lieutenant Schlösser. 9. Sous-officier sanitaire Schnitzler.*

Le passage des hommes se déroula avec succès sur un pont de lianes d'une construction particulièrement soignée, surplombant le fleuve de 10 mètres environ, entre deux forts arbres aux branches étalées. La traversée dura trois heures.

Le Djim se jette dans le Mpem. Après avoir traversé un très grand marécage, nous arrivâmes à midi au village de Dengkere, où n'étaient restés que peu de gens.

Ngutte m'avait promis de faire en sorte que les villageois restent au village. Son ordre ou bien n'était pas parvenu ou bien n'avait pas été suivi. En conséquence, j'ai continué à me trouver dans la situation inconfortable, où je devais envoyer mes soldats se procurer de la nourriture, sans pouvoir accorder pour celle-ci un dédommagement. Les guides voulaient me mener de Dengkere vers le sud, dans une contrée où il n'y avait ni eau ni établissement. Je devais transporter l'eau dans des Calebasses et des pots. C'en était trop pour moi. D'autant plus qu'un des guides s'était enfui. J'ai expliqué une fois de plus aux autres guides, le lendemain, que je n'approuvais pas cet itinéraire. Je voulais absolument être conduit plus à l'ouest vers un établissement. C'est bien ainsi que cela s'est

passé ensuite. À 13h 30 nous arrivâmes à Wiong, un petit village dont les habitants étaient pour partie restés sur place, et nous ont approvisionnés du mieux de leurs capacités.

Jusqu'à présent la marche nous avait mené principalement à travers la savane, interrompue par des bandes le plus souvent très étroites de brousse, qui cachaient presque sans exception de petits cours d'eau ou marécages. A environ 8 km devant nous les monts Yakugna ou Gamapure s'élevaient à une altitude de 1400 à 1600 m. Ressemblant aux monts de Ngutte, ils suivaient une direction sud-nord<sup>11</sup>.

Avant d'arriver à Wiong, j'avais découvert, à peu près à mi-pente de la montagne, quelques toits de paille. À ma question, de savoir s'il s'agissait d'un village, les guides me donnèrent une réponse négative. Mais arrivé à Wiong, j'appris que Giong, c'est ainsi que s'appelait le village de montagne, était assez important.

Je décidai d'y aller le lendemain.

Le 15 avril je suis arrivé après deux heures et demie de marche à proximité de Giong. Le village est si habilement disposé sur le versant de la montagne, qu'on ne peut rien voir depuis les maisons de la vallée. Nous dûmes encore monter d'environ 250 mètres, et arrivâmes dans un gros village, à peu près de l'importance de Watare. Il y avait de la nourriture en quantité, mais les habitants s'étaient réfugiés dans des cavernes parmi les rochers. Par la femme de l'adjutant Mussa, une parente de Ngutte, nous vint la nouvelle surprenant que Giong était le Ngaundere pris d'assaut par le lieutenant Morgen quelques années plus tôt<sup>12</sup>. De nombreux chemins partaient du village vers les hauteurs, et je décidai avec le médecin-chef Hösemann de saisir cette occasion bienvenue, et d'effectuer un tour d'horizon depuis un des sommets les plus élevés, vers l'est, et surtout vers l'ouest, car nous ne devions plus être très loin du Mbam. Les deux derniers tiers, sans chemin sur un sommet rocheux, furent difficiles à escalader, et nous fûmes bien récompensés par le point de vue à partir du sommet. Le médecin-chef Hösemann commença tout de suite ses travaux scientifiques.

Au nord-est on apercevait bien les montagnes de Ngutte, avec la petite colline avancée, Dolla, derrière laquelle se trouve Ngutte II. On voyait ensuite un pays de collines, qui se perdait dans des lointains nébuleux vers Yoko.

On reconnaissait distinctement les collines de Ngila et, presque en plein sud, le mont Watare.

La vue vers le pays inconnu à l'ouest était encore plus intéressante. Le pays et en premier lieu les montagnes ressemblaient beaucoup au pays Vouté. Mais des chaînes de montagnes, de hauteur moyenne, toutes floues à l'horizon dans la direction de notre marche, s'élevaient au loin à des hauteurs considérables. Étonnamment, on ne voyait pas le Mbam ; lorsque nous atteignîmes cette rivière quelques jours plus tard, nous eûmes la solution de l'énigme, dans la mesure où cette rivière a d'assez hautes rives escarpées, et est de plus bordée par la forêt primaire.

---

11 Il s'agit du massif situé au nord/nord-ouest de Ngoro.

12 En 1890, le lieutenant Curt Morgen avait mené un assaut contre Ngaundere, à l'instigation des chefs Vouté Ngila et Ngutte, assaut terminé par un armistice et des négociations entre les chefs africains (cf. bibliographie : von Morgen, chapitre XV, pp. 142-152). Ne pas confondre ce village, nommé Ngaundere puis Giong, avec la ville de Ngaoundéré, chef-lieu de la région de l'Adamaoua.

Sur un des blocs rocheux les plus élevés j'observais des cavités, qui faisaient penser aux marmites de sorcières bien formées par des eaux s'écoulant vivement<sup>13</sup>, un phénomène que je connais bien après un séjour de sept ans dans les Vosges<sup>14</sup>. Je décrétai le jour suivant jour de repos, dans l'espoir qu'un habitant ou un autre souhaite se montrer. Malheureusement en vain, malgré les efforts des très raisonnables Haoussa qui étaient restés au village. Aux premières heures du matin les deux autres guides avaient pris la fuite, dont un homme connaissant très bien la géographie du pays, qui s'était révélé être d'une grande utilité pour nous dans la détermination de l'itinéraire. On n'avait pas touché un cheveu de ces gens ; je dois donc en conclure, qu'ils se sont enfuis par peur de leur chef, pour m'en avoir trop montré.

Conduit par un Haoussa, auquel deux autres se sont joints le lendemain, j'ai marché le 17 avril au pied de la montagne sur un très bon chemin vers une auberge haoussa, puis le lendemain vers le village haoussa Dinia. Pendant ces deux jours nous franchîmes de nombreux petits ruisseaux venant de la montagne. Il est à noter en outre, que dans ces deux endroits furent tuées des vipères, qui s'étaient introduites dans les tentes ou les maisons. Un Haoussa de Dinia entreprit de se hâter d'aller prévenir de mon arrivée le chef du village de l'autre côté du Mbam, de le rassurer, et si possible de l'amener à me rencontrer.

Au matin du 19 avril, par une belle journée pas trop chaude, l'expédition partit en direction du Mbam. En marchant la plupart du temps vers l'ouest.

Après la traversée d'une forêt apparurent peu après midi devant moi nombre de personnages singuliers, conduits par un Haoussa ; c'était le chef du principal village de l'autre côté du Mbam ; dans son escorte se trouvait encore un autre chef.

C'était très bien, que le Haoussa ait pu faire en sorte que le chef vienne m'accueillir si loin. Je saluais donc ce dernier de façon particulièrement amicale, et bientôt tous les scrupules nourris par le chef disparurent.

On pouvait constater une différence frappante dans la forme du visage, la coiffure et l'habillement, et aussi dans l'armement.

Les cheveux n'étaient pas comme chez les Vouté tissés en fines et longues mèches puis posés à plat sur la tête, mais sont tordus ensemble beaucoup plus courts et rayonnent ensuite à partir du cuir chevelu, comme si des papillotes avaient été tordues.

Nous arrivâmes, après une marche d'environ une heure, auprès du Mbam qui s'était annoncée au loin par son rugissement.

---

13 Les marmites de sorcières, marmites de géants, marmites du diable, sont des cavités en forme de marmite se formant au fond des torrents ou des rivières, sous l'effet de l'eau tourbillonnante, entraînant des pierres qui creusent des formes circulaires dans le fond rocheux du cours d'eau.

14 Hans von Schimmelpfennig connaissait les Vosges, montagne située entre l'Alsace et la Lorraine, grâce à son affectation au 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie de Lorraine. À l'époque l'Alsace et une partie de la Lorraine faisaient partie de l'empire allemand, suite à la défaite de la France en 1870.

Sur l'autre rive se trouvaient trois lourdes pirogues, grossièrement taillées, qui bientôt avec les deux bateaux pliables arrivèrent à faire franchir la rivière, large de 280 m.

Il y avait malheureusement des rapides, en amont comme en aval. Le courant était assez fort au point de passage, mais après quelques tentatives les bateliers de la troupe purent mener leurs barques sans aide extérieure.

À cinq heures de l'après-midi deux sections, le détachement muletier et les charges personnelles, avaient été amenées sur la rive droite. C'est avec elles que je fis mon entrée dans le grand village de Gâ, à trois quarts d'heure de route. Gâ se compose d'un certain nombre de petits villages, proches les uns des autres.

La région que nous traversions, sous la conduite du chef, se distingue autant par sa fertilité et sa mise en culture, que par la beauté du paysage.

Nous montâmes un peu, à nos pieds se trouvait le Mbam, dont le rugissement s'entendait jusque dans le village. En face, sur la rive gauche à une distance de 5 km, les rochers des montagnes Gamapure<sup>15</sup>.

La rive gauche, à l'est<sup>16</sup>, était recouverte d'une futaie très clairsemée.

En chemin, la foule de la population augmentait, et on pouvait y voir un nombre considérable d'hommes bien nourris, bien musclés. Nous pûmes nous persuader les jours suivants, que les foules de gens de la région qui venaient nous voir étaient le plus souvent composées d'individus magnifiques. Nous ne vîmes pratiquement pas de femmes en ces moments. Les derniers de l'expédition n'arrivèrent que tard le soir, menés par le sous-lieutenant von Unruh, qui avait dirigé la traversée dans les dernières heures.

Dès le soir le chef Mba et ses gens nous amenèrent des provisions. Il y avait en fait tout ce que produit la campagne camerounaise. De grandes quantités de très bonne farine de sorgho, de patates douces, ignames, maïs, manioc, bananes plantain, courges. Pour boisson de la bière de sorgho en abondance, de sorte que les porteurs en avaient suffisamment pour plusieurs jours. Pour nous les blancs en particulier, des poulets et des œufs, et tellement des premiers, que nous dûmes en donner aux soldats. La volaille doit être ici un fléau local, car après que 200 poulets nous furent apportés, il en fourmillait encore dans le village en grand nombre. On devait en chasser des tribus de ma tente, encore et encore. D'après ce que j'ai pu apprendre jusqu'à présent, la population ici appartient à la tribu des Panyim<sup>17</sup>. Leur langue ne ressemble en rien celle des Vouté et aux autres idiomes que je connais jusqu'à présent. Seul les Tikar peuvent communiquer, difficilement, avec les Panyim.

---

15 Gâ est bien à 3-4 km de la rivière Mbam, ce qui correspond à  $\frac{3}{4}$  d'heure de marche, mais à un peu plus de 15 km du massif montagneux, et non 5 km.

16 Le texte allemand « Das linke, westliche Ufer » signifie la rive gauche, située à l'ouest. Mais le Mbam coule du nord vers le sud, et la rive gauche est à l'est. Comme l'auteur semble inverser de temps en temps dans sa rédaction est et ouest (cf. infra note sur Bafu), nous avons choisi de considérer comme fausse l'indication de point cardinal, et exacte celle de la rive.

17 Les Balom, qui parlent le lefa, une langue bantoue du groupe bafia, forment la majorité de la population des villages de Gâ et alentours.

Mes conversations étaient menées à l'aide des Haoussa et des Panyim comprenant le tikar.

J'appris qu'à cinq jours de marche en direction du nord-ouest<sup>18</sup> se trouverait une très grande ville, Bafu, qui serait beaucoup plus grande que Ngila et Ngutte pris ensemble.

Les chefs des prochains lieux où je passerai sont avertis par des messagers.

La marche vers le sud commença à 6 heures 25 minutes. Nous sommes passés devant de vastes fermes, systématiquement disposées, ainsi que devant de nombreux villages. En chemin les guides m'ont montré la grande route bifurquant vers le nord vers Bafu ; à cette occasion j'ai appris que les Bafu étaient apparentés aux Bali. Le nom Bafu a ici une résonance particulière ici. En chemin j'avais souvent demandé l'origine de tel ou tel objet de fabrication artistique, et j'ai toujours obtenu la réponse : du grand Bafu. A midi, j'établis mon camp dans le petit village clôturé de Yakoi, dont le chef Binscho m'accueillit amicalement. Les rations étaient médiocres, mais mes gens avaient encore assez à manger de la veille.

À en juger par les nombreuses traces d'éléphants, le pays doit pouvoir produire beaucoup d'ivoire. Le caoutchouc, que les indigènes ne savent pas récolter, est aussi disponible en quantité.

Le jour suivant, le 24 avril, j'ai marché, conduit par les mêmes, principalement en direction du sud à travers beaucoup de brousse et sur de bons chemins, jusqu'à un fort affluent du Mbam. C'était l'Uansham<sup>19</sup> que nous découvrons. À cet endroit, large de 80 à 150 m, elle coule direction plein est pour rejoindre la rivière principale au bout de 2 km. À l'endroit de la traversée, le chef Uana vint à ma rencontre, et exprima sa joie, de pouvoir entrer en contact avec des blancs. La traversée pouvait commencer immédiatement puisque deux grands canots assuraient le service de traversier. Avec l'aide des bateaux de troupes, la traversée fut bouclée en 2 heures et demi. Après  $\frac{3}{4}$  d'heure de marche nous arrivâmes au village de Kuduë qui fait au moins la taille de Ngila.

Ici aussi beaucoup avait été fait pour l'approvisionnement de l'expédition, de sorte que j'accédai volontiers au souhait du chef, de rester ici plusieurs jours.

Une route doit mener d'ici vers l'ouest et les hautes montagnes. Ce chemin doit avoir été déjà parcouru par les indigènes ; et il y a en ce moment dans le village des commerçants noirs, mandatés par le chef, pour me montrer le chemin. On dit qu'après six jours de marche nous atteindrions un lac.

Le 25 avril, le médecin chef Hösemann et moi entreprîmes un voyage de reconnaissance de l'Uansham. Le résultat en fut : 4 km avant l'embouchure, des chutes d'un mètre et demi de haut, et tout près de l'embouchure, moult pierres et rocs. Il doit être possible de naviguer en amont. Grande abondance de poissons. Le médecin-chef Hösemann tira vers midi un hippopotame, dont la viande bénéficia aux soldats et aux porteurs.

---

18 Le texte allemand « nordöstlich » signifie nord-est, alors que l'esquisse de carte du capitaine situe Bafu au nord-ouest. De la distance, de la direction nord-ouest, du nom et de la présence d'un mur d'enceinte important, on peut déduire que Bafu est Bafoussam.

19 Uansham : il s'agit de la rivière Noun.

Le sous-lieutenant von Unruh a reconnu ce matin le Mbam en aval du confluent avec l'Uansham. Le chef Uana a paru à ce matin à 9 heures, et m'a remis une défense moyenne, et m'a en même temps annoncé que les sous-chefs paraîtraient devant moi demain matin.

Le même jour j'ai chargé l'adjudant de la compagnie, qui jusqu'ici n'avait pas eu l'occasion de chasser, de tirer des hippopotames, car leur viande quand elle est fumée est un article de troc apprécié. Les indigènes entrèrent en contact avec mes gens et donnèrent contre la viande des céréales à profusion, ce qui pour moi comptait particulièrement. L'adjudant Hensel tira trois hippopotames de taille moyenne, de sorte que la soirée du 26 avril fut animée par le commerce et le marchandage. J'ai déduit de la gaîté qui se faisait souvent audible, que les affaires étaient conclues à la satisfaction générale. Le 27 avril, j'ai chargé le médecin-chef Hösemann d'effectuer une reconnaissance de Ngutte I. Le médecin-chef Hösemann revint l'après-midi et m'annonça que d'après les relevés auxquels il avait procédé, le grand village de Ngutte I se trouve exactement à l'est de Kuduë ; sa distance au Mbam est de deux à trois heures de marche.

Ngutte I est aussi grand que Ngutte II, et dans le premier village la clôture du chef est décorée avec un faste particulier.

Le matin suivant, j'ai entamé le 29 avril à 6 h15 la suite de la marche, conduite par 8 ressortissants des prochaines étapes prévues. De nouveau je fus conduit vers le sud, avec l'assurance la plus solennelle que dans peu le chemin bifurquerait vers l'ouest. Comme l'itinéraire restait durablement en direction du sud, j'eus une sérieuse discussion avec les guides. Ils reconnurent finalement, qu'aujourd'hui comme les deux prochains jours, je serai mené en direction du sud. Entre temps je devrais avoir à combattre une petite tribu.

C'était clair, on voulait m'entraîner vers Balinga. J'ordonnai aussitôt de bifurquer et de faire route vers l'ouest, en prenant pour repère provisoire une colline pointue de forme caractéristique.

Sur ces entrefaites trois guides s'étaient enfuis ; je pris les cinq restants avec moi pour qu'on me montre le chemin d'un village. Vers onze heures j'atteignis le village fermier de Ponék, où j'ai installé mon camp. La ferme avait été installée de façon exemplaire. À l'intérieur de la ferme, les cases étaient regroupées par trois ou quatre. Elles sont de forme carrée, ont des murs de glaise et des toits de nattes. L'armurier-chef Zimmermann reconnut une similitude parfaite avec la construction des maisons Bakoko. Les villageois s'étaient enfuis.

Le 30 avril j'ai continué la marche vers l'ouest à travers des collines herbeuses avec de petits buissons, sur de bons chemins, apparemment bien entretenus. Lorsque j'eus atteint vers 8 heures 30 minutes du matin un gros village fermier, les guides me déclarèrent que ce village était Gabum, et qu'après ils ne connaissaient plus le chemin. Dans l'espoir, de rejoindre une autre ferme j'ai traversé Gabum en direction de la colline mentionnée plus haut. Nous perdîmes maintes fois le chemin, qui avait été complètement piétiné par les éléphants et d'autres animaux sauvages.

Selon toute apparence nous étions parvenus dans une contrée inhabitée et je me faisais déjà de sérieux soucis, sur la façon dont je pourrais nourrir l'expédition les prochains jours. Je me tenais ferme à la décision, de poursuivre vers l'ouest quoi qu'il arrive.

Vers 3 heures de l'après-midi, alors que nous avons depuis longtemps atteint le pied de la colline, nous butâmes sur des éléphants. L'adjudant Mussa, qui allait en tête, les avait découverts en premier ; je l'ai suivi ensuite dans l'ordre de la marche, et j'ai aperçu trois éléphants, dont un très gros à 180 m. Tous broutaient dans une petite prairie, bordée d'une maigre brousse. L'approche fut très facile, de sorte qu'après quelques minutes je pus abattre le plus gros à 20 m. Le camp fut monté sur place. Peu de temps après la présence d'éléphants fut établie à proximité du camp. Le sous-lieutenant von Unruh en tira un petit tandis que le médecin-chef Hösemann en laissa échapper un très gros, qui s'était déjà trouvé sous le feu.

Il doit y avoir ici beaucoup d'éléphants, car tous les alentours du camp étaient parsemés de traces fraîches. La région est comme faite pour les éléphants. De l'herbe, une maigre brousse, de nombreux petits cours d'eau avec des vasières.

J'ai envoyé le matin suivant le sous-lieutenant von Unruh en reconnaissance de la région de la colline déjà plusieurs fois susnommée, à laquelle je donnais par la suite le nom de « colline aux éléphants ». Le sous-lieutenant von Unruh revint à midi avec la nouvelle, qu'il avait reconnu aux jumelles plusieurs fermes, et aussi un village, à un jour et demi de marche en direction de l'ouest.

Pour compléter l'approvisionnement en aliments végétaux, j'envoyais l'adjudant Hensel avec une section et des porteurs vers la ferme que nous avons dépassée la veille au matin. Je lui donnais pour instruction, qu'au cas où des habitants se trouvent dans le village, il devait, si possible, se comporter de façon pacifique.

L'adjudant Hensel revint l'après-midi avec des provisions en quantité et m'annonça qu'il était arrivé à la ferme sans combattre et qu'il avait réussi à nouer des contacts pacifiques avec les indigènes.

Je me suis rendu le 2 mai au matin, avec l'adjudant Hensel, une demi-section et le drapeau de l'empire à la ferme en question, en empruntant un chemin désormais familier. La conversation avec les indigènes se déroula par l'entremise d'un de mes soldats, originaire de la région de Bayong, à l'est de Bali. Ce soldat pouvait se faire comprendre d'une jeune fille du village. Nous apprîmes alors, que le village s'appelait Gabum. Il y avait à l'ouest de nombreux villages ; finalement un habitant particulièrement courageux de Gabum promit de m'emmener en quelques jours vers le village de Mbong, où se trouvait un facteur<sup>20</sup> de couleur.

Cette tribu est extrêmement intéressante d'un point de vue ethnographique. Les hommes ont tous d'une stature colossale, un air rétif et plus de barbe que les peuples de la côte.

L'habillement féminin est très succinct. Un étroit cordon autour des hanches retient la couverture des parties honteuses, qui est en fait pour beaucoup inférieure à la largeur d'un crayon. Tous ont le lobe de l'oreille droit percé, où s'accrochent toutes sortes de pendentifs.

---

20 Le facteur était l'agent commercial dirigeant la factorerie, implantation locale d'une société de commerce.



Puisque les gens de Gabum avaient vu, que nous ne tramions rien de louche, nous fûmes menés cérémonieusement dans le village. Tout d'abord une visite du camp fut organisée ; mais toutes les décisions ne furent prises qu'après une délibération solennelle, dirigée par le chef Sherre. À la fin j'ai présenté au chef quelques cadeaux, dont un grand sabre droit<sup>21</sup> qui l'intéressa particulièrement. Nous nous quittâmes satisfaits. Le lendemain matin presque tout le village arriva au camp, ou se produisit une grande surprise. Un homme de Gabum d'une taille de géant, qui avait recouvert son habit originel<sup>22</sup> d'une dimension inhabituelle d'une feuille d'étain argentée trouvée dans le camp, fit le plus grand effet sur le beau sexe de l'expédition.

Le commerce commença aussitôt sous forme de vente au détail. J'avais fait distribuer à cet effet des perles, etc. aux soldats et aux porteurs. En échange les gens de Gabum donnèrent volontiers de la viande d'éléphant séchée, disponible en quantité. L'après-midi de ce jour, le 3 mai, le sous-officier sanitaire Schnitzler tira à 20 minutes du camp un gros éléphant. Chaque défense devait bien peser 70 livres. J'avais autorisé le susnommé à chasser, si bien que son son résultat m'a pleinement satisfait.

Je serais volontiers parti le matin suivant, mais le guide ne me semblait pas encore assez en confiance, bien qu'il me répât constamment, qu'il voulait décidément me mener vers l'ouest. Je promis à cet homme un cadeau particulièrement somptueux, car il était très important qu'il pût nous guider.

En fin d'après-midi les gens de Gabum réapparurent pour commercer. Malheureusement je n'ai pu en aucune manière établir, de quelle tribu ils étaient. La ressemblance avec les Bakoko serait très nette, pour ceux qui connaissent cette tribu<sup>23</sup>.

Pendant que je m'inquiétais sur comment être guidé vers l'ouest, apparurent soudainement plusieurs individus venant de Biongele<sup>24</sup>, situé à l'ouest. Ils m'apportèrent des salutations et quelques paniers de vivres de la part de leur chef. Très content je leur fis un cadeau en échange, et les renvoyais avec l'invitation de revenir le lendemain. J'étais décidé à renoncer aux guides douteux de Gabum, et à me fier plutôt aux gens de Biongele.

Le lendemain le médecin-chef Hösemann fit une reconnaissance en direction de la rivière Uansham sans néanmoins pouvoir arriver à cette rivière, bien qu'il se fût absenté jusqu'à tard dans l'après-midi. Il a cependant pu procéder à d'importants relevés topographiques, et tirer au retour, près du camp, un gros buffle noir. Le soir les gens de Biongele réapparurent, de sorte que le 6 mai à 6 h 15 du matin je pus repartir vers l'ouest.

---

21 En allemand « Pallasch », sabre droit utilisé principalement par les troupes de cavalerie lourde, cuirassiers et dragons.

22 Selon Paul Hösemann (*Ethnologisches aus Kamerun*), les habitants de Gabum sont des Banen (p. 151), dont l'habit masculin, comme tous les Banen de l'est, se réduit à un étui pénien (p. 170).

23 Ressemblance peut-être, mais pas identité. Les Bakoko appartiennent au groupe de population côtière des Sawa, tandis que les Banen sont considérés comme des autochtones du Cameroun (c'est-à-dire issus de migrations plus anciennes...).

24 Selon Hösemann (op. cit.), il s'agit d'Etundu (Etoundou), qui avait alors pour chef Biongele.

Après une marche d'une heure et demie nous passâmes devant le village de Tundu, dont les habitants appartenant à la tribu tundu n'ont rien de commun avec les gens de Gabum. En direction du sud on remarquait au loin un rocher, qui selon les guides s'appelait Geretang.

Progressant sur une savane vallonnée, sans rencontrer d'obstacle notable, l'expédition atteint Biongele. Pendant que je laissais la caravane faire halte, je me rendis en avant avec seulement le sous-lieutenant von Unruh, quelques hommes et le drapeau de l'empire. Après de longs atermoiements apparut enfin le chef Biongele. Après un court échange verbal le chef m'indiqua que je pouvais établir mes quartiers dans son village, si je marchais avec lui contre les Makoko et les combattais.

Cette tribu (peut-être aussi des Bakoko) bordait au sud son territoire et avait tenté la veille de retenir mes guides<sup>25</sup>.

Je répondis à Biongele, que je devais d'abord entendre ses ennemis, sur quoi je pus sans autre difficulté établir mes quartiers dans le village. Ce dernier est aménagé comme un fort et entouré d'une double palissade. Les grandes fermes se trouvent tout autour. Apparemment il y a ici beaucoup de petites tribus séparées, qui se combattent de temps en temps.

Il ne fallut que quelques minutes pour que les gens de Biongele n'apparaissent en masse, pour négocier leurs marchandises.

Le lendemain un des guides, un homme qui avait été enlevé à Ngutte, me promit de m'emmener vers un plus gros village à l'ouest. Biongele voulait au début récupérer cet homme. Mais le matin du départ je promis de payer un dédommagement consistant pour cet homme, le moment venu. Cet homme était pour moi un interprète irremplaçable.

Le chemin nous mena plus à l'ouest. Le paysage dans lequel nous entrions maintenant restera pour nous tous inoubliable.

Après un bon chemin qui montait, nous parvînmes en descendant une vallée dans un pays de monts et de collines d'une immense étendue, avec une vue au loin extraordinaire. Nous passâmes en chemin plusieurs villages, dont les habitants fuyaient ou voulaient se mettre en position de défense. Par l'intermédiaire de quelques courageux, qui communiquaient avec nous, nous réussîmes dans tous les cas à tranquilliser les populations. À Degenimagi trois personnes sont venues vers nous avec des provisions, on a supposé à tort que c'étaient des envoyés de Somo, but de notre marche du jour. Vers 12 heures nous dûmes grimper considérablement, ce qui nous permit d'apercevoir à l'horizon, à l'est, les monts Gamapure (près du Mbam). Au nord les chaînes de montagnes merveilleusement formées, à côté desquelles doit se situer Bafu, et finalement les parties basses et moyenne du mont Manenguba à l'ouest<sup>26</sup>. C'était une journée extrêmement claire.

D'après les relevés du médecin-chef Hösemann nous nous trouvions après la traversée du Mbam bien plus à l'ouest que ne le laissaient deviner les cartes jusqu'alors disponibles. Le lit du Mbam doit donc se rapprocher considérablement du mont Manenguba. On comprend mieux alors, que les gens

---

25 Il s'agit en fait des Banen de Ndikoko.

26 Le mont Manengouba est un volcan situé à environ 100 km au nord de Yabassi.

de Gabum connaissent par ouï-dire la tribu Mbang<sup>27</sup>. Des fermes se trouvaient des deux côtés du chemin, avec des séparations nettes de champs et de plates-bandes. Je n'avais plus vu de sorgho depuis des jours, mais du plantain dans de plus vastes étendues qu'auparavant, pâture bienvenue pour les foules d'éléphants.

Vers deux heures de l'après midi je parvins à des fermes de plusieurs milliers de mètres de longueur, tout près des portes de Somo. Je fis halte, pour commencer comme d'habitude les négociations. Contre toute attente, on me fit signe de rester à distance. Entre-temps environ 200 broussards, tous armés, s'étaient rassemblés à l'entrée du village. L'interprète me traduisit, que les gens criaient, que je devais repartir, qu'il n'y avait pas de place pour mes quartiers dans le village. Il fut aussi établi en ce moment, que les trois guides dont nous avions parlé n'étaient pas du tout de Somo, mais plutôt d'un des villages où nous étions passés vers midi.

Une délégation s'approcha peu à peu, elle raconta que le chef était en brousse, je devais comme dit poursuivre mon chemin. Jouant la patience, je m'engageai dans de nouvelles négociations. Mes gens étaient fatigués et affamés. Je paierai tout ce que je prendrai. Ils devaient seulement m'assigner une partie du village, ils ne seraient pas dérangés dans les autres parties. Je venais en paix et voulais continuer vers les grandes montagnes. Tout cela en vain. Alors j'ai ordonné une entrée en force. C'était un paysage complètement ouvert, de sorte qu'un large front aurait pu se former très rapidement.

Je marchai en tête, le reste suivait en formation compacte. Je peux bien dire, que ce fut le moment le plus critique de toute l'entreprise jusqu'à présent. Les gens de Somo reculèrent pas à pas, tenant toujours leurs armes prêtes à servir. Finalement le portail de la palissade fut ouvert, et nous primes possession d'une portion du village fermé. Les propriétaires des maisons se tenaient les armes à la main devant leur porte. Les gens du village étaient formidablement braves, ou ne savaient pas à quel danger ils s'exposaient.

Je dois au calme et à la présence d'esprit des soldats que toute l'expédition a emménagé dans la partie du village que j'avais désignée, sans coup de feu ou autre acte de violence. Une heure plus tard apparurent quelques individus, bientôt tout le village et les environs vinrent commercer. Seul le chef ne se montra pas.

Le matin suivant j'envoyai l'adjudant Mussa avec l'interprète et quelques hommes, pour dire au chef, que je voulais lui parler. Ce dernier voulait d'abord recevoir un cadeau de ma part. Finalement le chef Somo consentit à venir me rendre visite l'après-midi. Apparemment pour m'impressionner, il mobilisa toute son armée, comprenant 250 hommes armés de fusils, qui marcha solennellement devant la place que j'avais désignée pour l'audience. Le chef apparut à 3 heures. Les affaires furent réglées en une heure d'entretien, de sorte que le chef Somo après m'avoir offert du vin de palme, m'a demandé quand j'aimerais assister l'après-midi suivant à une grande danse. Je lui répondis : « à 5 heures ». À la fin, j'ai donné un petit cadeau au chef, pour sceller cette jeune alliance. Tard dans la soirée le chef réapparut à son initiative pour me donner une chèvre, plusieurs régimes de plantain et du vin de palme, afin que je puisse supposer que mon objectif de paix ait eu un plein succès.

---

27 Les Mbang sont des Bakoko installés dans le Nkam, autour de Nkondjock

Je n'ai rien su au début de ce qui s'est passé parmi les broussards dans la nuit du 8 mai. Le fait est que le chef Somo interdit tout commerce. Tôt le matin du 9 mai apparurent des notables Somo, qui sur ordre du chef chassèrent les marchands qui se trouvaient dans le camp, parfois par la force.

J'ai envoyé à ce sujet l'interprète à midi chez le chef pour lui demander une explication, et la réponse a été, que les décisions avaient changé, que je ne recevrai plus de nourriture et que je devais continuer ma marche. À ce désagrément s'ajoutèrent des manifestations hostiles d'un autre genre. Les porteurs et les boys furent grossièrement harcelés au point d'eau. L'après-midi on m'amena un porteur, qui avait été sérieusement blessé à la tête par un jet de pierre. Lorsque j'ai essayé d'obtenir du chef la punition du responsable, il me fut répondu qu'il avait agi en accord avec le chef.

Somo avait fait installer des postes sur toutes les routes menant vers l'est et le sud-est, qui repoussaient par la force les marchands venant des zones complètement pacifiques.

Le soir Somo apparut dans le camp, dans un état d'ébriété avancée, se vantant devant quelques officiers que je pouvais venir, qu'il était prêt. Nous semblions ne plus avoir de poudre. La nuit passée on avait fait un grand remède, rien ne pouvait se passer pour lui et ses gens.

Le chef s'éloigna comme il était venu, sans être contredit, car j'avais affaire à des gens absolument sans culture, qui n'avaient jamais vu d'Européens.

Le nuit du 9 mai a été tout à fait calme. Le lendemain matin le médecin-chef Hösemann se rendit avec une demi-section sur des hauteurs à 2000 m au sud du village, pour effectuer des relevés importants.

Mon intention était d'attendre, que le chef soit redevenu capable de négocier, puis de lui rendre visite et de l'apaiser de nouveau.

A peine le médecin-chef Hösemann avait-il disparu de notre vue, que les alentours du village s'animent. D'abord le peuple des guerriers se rassembla devant la maison du chef au sud-ouest du village. Entre 9 et 10 heures apparurent du sud des troupes de 40 à 80, et aussi de 100 broussards armés, qui tous allaient vers la maison du chef.

Puisque les guerriers qui passaient menaçaient mes gens au point d'eau, j'envoyai le sous-lieutenant von Unruh avec une section au ruisseau, où il a pris position de ce côté de la rive. Lorsque vers 10 h ½ une troupe de 180 hommes armés de fusils s'approcha, la situation me parut si critique, que j'ordonnais l'occupation du village.

C'était maintenant 11 heures, et il n'y avait plus de doute, les gens de Somo préméditaient une attaque de l'expédition. J'aurais déjà pris l'offensive, si j'avais su le médecin-chef Hösemann au camp. Chaque minute la situation devenait plus sérieuse pour l'expédition. Le point critique se trouvait au sud-ouest du village, où se trouvaient 350 hommes prêts au combat, plus 150 hommes pré-disposés pour l'offensive au sud-est. Contre tout cela je ne disposais que d'une section et de la mitrailleuse, que j'avais installée à 180 m environ de l'ennemi. Tous les hommes de l'ennemi avaient des fusils chargés.

Jusqu'ici j'avais pu opérer en paix avec succès. Me conformant aux instructions qui m'avaient été données, j'essayai une dernière fois d'éviter une épreuve de force. Je fis appeler le chef qui se trouvait en tenue de guerrier, complètement peint en jaune avec de la glaise.

Aucune guerre ne devrait être déclarée pour une chose, aussi petite qu'un approvisionnement. Il avait bien vu que j'étais venu en paix, et que toutes les marchandises avaient été payés généreusement jusqu'au dernier sou. Si lui et ses gens voulaient faire un bénéfice, il pouvait acheter de la nourriture auprès des autres villages, pour qu'il reçoive mes cadeaux. Tout cela en vain. Certaines des réponses que j'ai obtenues étaient très grossières. Les broussards se sentaient totalement maîtres de la situation. À 12 heures moins dix le médecin-chef Hösemann revint au camp. Je me trouvais à l'aile droite de la section, tout près de la mitrailleuse, d'où je répartissais les cibles pour les soldats et la mitrailleuse.

M'attendant à ce que les gens de Somo, à tout moment, pouvaient rompre la palissade qui entourait mon camp, je considérai encore une fois le poids de la responsabilité de mes actes, avant de déclencher l'offensive. Cinq minutes avant midi, j'ordonnai à l'armurier-chef Zimmermann « Feu ! » ; la section fit immédiatement feu. L'effet fut extraordinaire. Quelques broussards osèrent décharger leurs fusils, sans blesser personne dans la troupe<sup>28</sup>. Tous ensuite se précipitèrent dans une fuite éperdue. Au vu de cela, je fis cesser le feu après un court instant, si bien que que la mitrailleuse n'avait tiré que 50 coups<sup>29</sup>.

Puisque les particularités du terrain facilitaient grandement la fuite l'ennemi, je fis sonner le « rassemblement général » ; sur quoi les morts furent regroupés en présence du médecin-chef Hösemann. 50 hommes étaient tombés. D'après les nombreuses traces de sang, tous les blessés s'étaient enfuis ou avaient été emmenés par les leurs.

Les armes prises : 40 fusils, qui tous sauf un étaient chargés, avec de la poudre dans le bassinet<sup>30</sup>, et un nombre égal de courtes épées.

J'ai formé trois grandes patrouilles, qui devaient aller chercher de la nourriture avec chacune 50 porteurs.

Les chefs de patrouille, le sous-lieutenant von Unruh, le sergent Scheuermann et le sous-officier sanitaire Schnitzler ont rapporté ce qui était demandé. Et en plus trois femmes et 21 barils de poudre, trouvés dans les fermes les plus proches. Le village fut occupé par quatre postes de sous-officiers. Après la fuite des gens de Somo, tout resta tranquille.

---

28 À la distance évoquée par l'auteur (180 m), les fusils Mauser des Allemands étaient précis et mortels. Il s'agissait à l'époque du Mauser modèle 71, à cartouche à poudre noire (11 × 60 mm R Mauser) et à un coup, la Schutztruppe n'ayant été dotée du Mauser modèle 98 que peu de temps avant la première guerre mondiale.

Les Africains des tribus avaient essentiellement des fusils à pierre, de moindres portée et précision.

29 50 coups, c'est très peu pour la mitrailleuse Maxim qui tirait à une cadence de 500 coups par minute, cela représente 6 secondes de tir.

30 C'est à dire prêts à tirer. La poudre qui est dans le bassinet est la poudre d'amorçage, mise à feu par le choc de la pierre sur la batterie, et cette poudre d'amorçage met alors elle-même à feu la poudre contenue dans le canon, grâce à la lumière (petit trou dans le canon). Ce système n'était pas très fiable, on considère qu'un coup sur cinq était un raté.

J'ai envoyé le 11 puis le 12 mai une forte patrouille, qui avait pour mission de me fournir assez de nourriture pour cinq jours. Il n'y eut pas d'événements particuliers à rapporter pour ces jours, si ce n'est que quelques femmes Somo furent capturées, ainsi que deux hommes légèrement blessés.

J'ai procédé à l'interrogatoire de tous les prisonniers qui me furent amenés, 5 hommes et 14 femmes.

Ceux-ci, interrogés séparément, dirent ceci :

« le chef Somo et ses gens avaient su, que j'étais dans un état d'esprit parfaitement pacifique. Ils tinrent conseil dans la nuit du 9 mai, pour savoir s'il était possible de me prendre les charges et les femmes de l'expédition, ainsi que les porteurs Yaoundé. Le chef Somo aurait alors averti son frère Ekendi et préparé avec lui en vrai complot. L'expédition devait être attaquée par surprise, défaite et le butin partagé. Les 180 guerriers déjà mentionnées, qui sont arrivés à 10 h ½, étaient des gens d'Ekendi, en outre quelques hommes de Biongele et Denimagi étaient venus pour l'attaque. Le chef Ekendi se trouvait parmi les morts, ainsi que quelques hommes d'Ekendi et de Biongele. »

Le chef Somo avait sous-estimé notre force au combat. Un remède avait été fabriqué selon le rite superstitieux des broussards, qui aurait montré que notre poudre aurait été épuisée pendant notre long voyage. Les guerriers Somo n'avaient besoin que de tirer quelques coups de feu, ensuite mes soldats pouvaient être terrassés avec les courtes épées indigènes. Combien les Somo croyaient à cette tournure des événements, ressort du fait qu'il fut dit aux femmes qu'elles devaient faire un grand feu, car aujourd'hui (le 10 mai) il y aurait beaucoup de viande. D'après des déclarations ultérieures j'appris que les Somo paniqués avaient fui dans toutes les directions. Beaucoup, dont aussi des blessés, restaient dans la brousse.

Au sujet des tribus, j'appris que les Somo font partie de la tribu Indigi, les Biongele de la tribu Itundu. Les Makoko déjà évoqués appartiennent à la tribu Norlin.

Plus loin à l'ouest se trouve une factorerie noire nommée Mbang. À une distance de trois nuits. J'ai envoyé dans l'après-midi une des femmes prisonnières avec le message suivant :

« le chef ou un représentant devait venir au camp dans les cinq jours, j'avais à lui parler. Je considérais les hostilités comme terminées et je ferais la paix, si des gens venaient. Si personne n'apparaissait dans le délai imparti, je reprendrais le combat. »

La femme revint le matin suivant avec la nouvelle, qu'elle avait rencontré un homme, qui voulait transmettre mon message.

J'ai envoyé aussi vers l'est et le sud, pour rétablir le contact. Deux envoyés de Degenmagi, avec qui je tins palabre, arrivèrent le 15 mai. En échange du plantain, etc. qui m'avait été envoyé, j'ai donné des cadeaux.

Les 16 mai, il ne se passa rien de remarquable. Un femme affamée de Somo vint en mendiant au camp et fut nourrie. Le lendemain matin j'envoyai de nouveau deux femmes avec la même mission que précédemment. Là-dessus apparurent à midi au camps plusieurs personnes des environs, qui me dirent ce qui suit :

« Le chef Somo serait blessé, son frère, que je connaissais de la palabre du 8 mai, aurait très peur. Quatre hommes viendraient au camp dans les prochains jours. »

Le chef Biongele avait également envoyé des messagers, de même que Degenmagi.

Lors des entretiens des derniers jours, j'appris que l'organisation étatique de ces tribus différerait fortement de celles que je connaissais des tribus au-delà du Mbam.

Le chef n'a que le pouvoir de déclarer la guerre. Pour le reste, chaque homme est son propre maître. Chacun peut acheter et vendre à son gré.

Pour obtenir des armes et de la poudre, on paye surtout en esclaves. Le chef est plutôt « primus inter pares<sup>31</sup> ».

Le peuple est prisonnier d'obscures superstitions. Le guérisseur joue un grand rôle, on demande toujours son conseil sous forme d'oracle. J'ai donc modifié ma menace, de recommencer les hostilités après cinq jours, et j'ai dû attendre que les guérisseurs aient donné leurs avis. J'ai simplement ordonné aux patrouilles qui allaient chercher le ravitaillement, d'ouvrir le feu si les broussards leur tiraient dessus.

Puisque le chef Biongele m'avait de nouveau envoyé des messagers les 18 et 19 mai, je décidai de me mettre en relation avec ce chef pour entamer des négociations dans un registre amical.

Les messagers du 19 me dirent que le chef Biongele se rendrait à mon camp, si je lui envoyais un soldat. Cela me sembla un peu risqué. Je dis à ses envoyés, que pour un chef comme Biongele je n'enverrai pas un, mais dix hommes. Les messagers passèrent la nuit dans le camp, et le matin suivant l'adjutant Mussa et dix soldats retournèrent à Biongele.

L'adjutant Mussa s'était spontanément porté volontaire pour cette mission.

J'attirai son attention sur l'importance de cette mission, je le mis en garde contre les nombreux Degenmagi portant les armes, et le laissai partir avec un certain scepticisme. À 6 heures du soir un caporal de la patrouille revint au camp avec un frère de Biongele et un fils de Degenmagi. Le chef Biongele ainsi que les chefs de l'est me faisaient part de leur subordination au gouvernement impérial. Le chef Biongele voulait venir le lendemain, et amener aussi, si possible, le chef Somo. L'adjutant Mussa passa la nuit dans le village de Biongele, où il y eut une grande danse.

Le 21 mai à midi apparut l'adjutant Mussa avec le chef Biongele, plusieurs personnes de Degenmagi et un chef de Somo. J'ai parlé avec tous de façon approfondie des événements des dernières semaines.

Somo est blessé à l'épaule gauche et a demandé des médicaments, qui lui ont été fournis. L'adjutant Mussa m'annonça, que partout la population s'était montrée calme et obligeante. Mussa a mené sa mission avec beaucoup d'habileté, et a démontré de nouveau que par son intelligence il est d'une valeur inestimable pour la troupe.

---

31 Locution latine « premier parmi les pairs ».

L'après-midi du 22 mai le chef Somo m'envoya par l'intermédiaire de son fils cinq chèvres en cadeau, comme signe de capitulation.

La sérieuse punition du peuple Somo ne manquera pas d'avoir un effet à l'avenir. Tôt ou tard il y aurait eu des bouleversements plus graves dans cette contrée, qui aurait peut-être fait plus de victimes qu'il n'y en eut. Je décidai le 23 mai de reprendre la marche. Nous fûmes guidés par l'homme de Ngila qui avait fui les Somo. Au début en direction de Sud en passant devant le village du défunt Ekendi, la route se poursuivit en direction sud-ouest. Par un itinéraire peu facile, mais qu'il serait facile d'améliorer, l'expédition arriva au village de Ndebotong.

J'eus une conversation très intéressante avec l'ancien du village (il n'y avait pas de chef). Il me décrivit d'abord la future route jusqu'à la grande étendue d'eau ; ce ne serait que de la brousse, qui par moment se transforme en forêt. Des guides m'emmèneraient demain vers Indigebo, je serais également annoncé. Le grand chef Lombe était de ce côté de l'eau ; il était prévenu de ma visite et bien disposé envers les blancs.

Au matin du 24 mai les guides promis étaient en place ; d'autres m'avaient précédé au futur emplacement du camp. Nous continuâmes en direction de l'est, sur un chemin au début très difficile. À Somo nous étions bien à 1000 m d'altitude, et nous continuions toujours à monter progressivement. La route traversait plusieurs fois l'eau, et parfois empruntait le cours d'eau. Mais les conditions peuvent être meilleures en saison sèche.

Vers midi nous passâmes par d'énormes peuplements de palmiers à huile, et tombâmes avant 200 m sur des traces d'éléphant. C'étaient vraiment des traces toutes fraîches, qui souvent menaient étonnamment vers des montées et descentes étonnamment escarpées. Nous entendîmes plusieurs fois des barrissements.

Vers midi l'expédition se reposa sur la plus grande des hauteurs déjà atteintes. Par hasard, il était possible d'avoir une vue dégagée vers l'ouest. Devant nous s'étalait à perte de vue un paysage de montagnes d'une énorme étendue. Complètement boisé, avec ici aussi des forêts entières de palmiers à huile. À partir de là commençait une descente, raide comme on en rencontre peu. Les pentes faisaient en moyenne de 50 à 60°. Les indigènes avaient aménagé avec les racines des arbres, en de multiples endroits, des passages semblables à des échelles de corde. C'était particulièrement difficile pour les équidés de l'expédition. Mais il semble que de telles difficultés de terrain ne soit pas un obstacle pour les animaux<sup>32</sup>. Seul les marais les arrêtent. Nous descendîmes de bien 700 m dans une vallée d'une grande étendue et d'une fertilité extraordinaire. Les fermes étaient exemplairement installées près du Mbam, mais ce que nous avons vu là dépassait tout ce que nous avions vu avant. Pendant plusieurs heures nous nous promenâmes dans des allées de parc, décorées à l'européenne de plantes ornementales. À gauche et à droite sur des plantations de plus de 1000 m avec toutes sortes de produits du sol. Une inhabituelle beauté du paysage plane autour de tout cela. La Nihuhu, large de 15 m, coule dans le fond ; elle se jette bientôt dans la rivière Moro<sup>33</sup>, sur les rives de laquelle sont éparpillés les bâtiments. A deux heures nous passons le village d'Indigebo, dont le chef et ses gens m'accueillent amicalement.

---

32 Il s'agit de mules, réputées pour leur sûreté en montagne.

33 Moro ↔ Molo.



Plus loin, après être passée devant de nombreuses fermes, l'expédition arriva à son camp dans le village d'Indiebanya. Le village avait été vidé pour nous, le chef et ses gens avaient déménagé vers un village situé plus haut sur la pente de la montagne.

Le chef me reçut ; je le tranquillisai au sujet des ignames accumulés dans le camp, etc. Les provisions furent rassemblées et échangées contre des marchandises de troc, de sorte que les gens furent satisfaits.

Le chef Ijembe se fit excuser, car il était gravement malade. Quand le médecin-chef Hösemann promit de lui apporter des soins, il se fit amener au camp. Le chef Ijembe, un cinquantenaire bien décati avec des troubles nerveux compliqués, s'est avéré du reste être un homme affable. Il exprima sa joie de notre arrivée. Espérant que plus de blancs viennent dans le pays, car ils auraient eux aussi intérêt à écouler leurs nombreux produits. En ce qui concerne Somo, il exprima son mécontentement. De telles mésententes rendaient plus difficile le commerce avec les blancs. Il me remit ensuite quelques cadeaux, je lui rendis la pareille sur-le-champ.

Des guides étaient aussi prêts, et je devais être annoncé auprès du prochain chef, selon ma demande. Je suis resté sur place encore deux jours, pour consolider les liens établis. Le chef fit demander l'après-midi le médecin-chef Hösemann, pour contrôler si les soins apportés pouvaient guérir le chef, à l'aide du crabe.

Un certain crabe (« crab » selon la traduction anglaise) est mis dans un trou, où se trouvent de petites baguettes. Selon l'emplacement des baguettes, déplacées par le crabe lors de ses mouvements, l'oracle est favorable ou défavorable.

Des coutumes similaires seraient en usage chez les Bakoko.

Je suis parti le 27 mai à 6 h 20 du matin. Marchant sur de bons chemins, nous passâmes cinq petits cours d'eau, pour ensuite traverser la rivière Inobu<sup>34</sup>, large de 45 m, dans l'eau jusqu'au corps. Tous ces cours d'eau se laissent traverser facilement, car il y a partout des berges hautes et solides, et il est facile de trouver du bois à proximité. Bientôt nous montâmes une pente raide. De temps en temps la brousse se transforme en une vraie forêt primaire ; malgré tout les palmiers à huile sont en grand nombre.

Vers 1 heure de l'après-midi nous atteignîmes le village de Ndigeyom, dont le chef Ndengele apparut bientôt. Il se montra tout à fait soumis. Le chef m'assura que Lombe (voir ci-dessus) était prévenu de ma venue.

Les villageois ne surent répondre à nos questions concernant Yabassi, le mont Manenguba, la tribu mbang, Bati<sup>35</sup>, de sorte que nous doutâmes quelque peu d'être sur la bonne route. L'influence côtière se faisait de plus en plus sentir dans l'habillement des broussards. Le pagne est porté partout, il provient indubitablement des factoreries camerounaises. Les cheveux des hommes sont coupés

---

34 Inobu ↔ Inoubou.

35 Bati est un petit royaume bamiléké.

courts, à l'exception d'une zone grande comme une casquette d'étudiant<sup>36</sup> ; les longs ornements de cheveux qui poussent ici prennent les formes les plus variées, même le toupet pointu du clown est représenté.

Le 28 mai, toujours dans une vallée d'une fabuleuse beauté, nous traversons de nouveau d'immenses fermes contiguës. Les montagnes qui nous entourent sont encore plus hautes, atteignant 1600 m d'après un calcul approché<sup>37</sup>.

Nous avons dû traverser plusieurs fois l'Inobu, et une fois là où elle reçoit la Lemete<sup>38</sup>. À midi nous traversâmes le village de Ndigumba, qui est la frontière d'une nouvelle tribu. Nous avons dû bien monter, avant d'arriver à ce nouveau village. Enfin nous avons vu dans notre dos, vers l'est, des monts plus élevés, se fondant peu à peu au Nord dans une chaîne de montagnes de 2000 m. A cinq heures de l'après-midi nous arrivâmes au village de Ndegumishi, où on avait préparé notre arrivée.

Peu avant le coucher du soleil je suis monté sur une petite colline à l'ouest de la montagne, du haut de laquelle on voyait à des milles à la ronde. Les monts de 2000 mètres déjà évoqués allaient d'est en ouest<sup>39</sup>. A mes pieds, vers l'ouest, se trouvait à l'horizon un paysage montagneux semblable à celui que j'avais traversé, avec des sommets élevés, à peut-être 70 ou 80 km<sup>40</sup>.

Lors de mon retour au camp j'ai trouvé le chef Motobek, avec qui il était facile de parler. Demain il m'aura montré le « lac » si souvent évoqué d'une hauteur.

Ici aussi les gens ne connaissaient aucun des noms autour de Yabassi ; aussi quand en plus un Douala apparut tard le soir, qui déclara qu'il y avait encore dix jours de marche vers Yabassi, nous sûmes que nous étions dans une incertitude totale, sur l'endroit où nous nous trouvions.

Le 29 mai le chef Ngoro est apparu avec quelques personnes, pour m'offrir deux chèvres en cadeau. J'appris lors de l'entretien que dans les prochains jours nous devrions trouver de la résistance auprès du chef Hobe, ainsi que du chef Ngo. Les broussards nous auraient déjà épiés hier. Ici, dans leur territoire, un homme blanc était déjà mort, le même sort était prévu pour nous maintenant.

---

36 Dans le texte allemand, « Cereviskappe ».

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les étudiants allemands portaient souvent des casquettes spécifiques, dont la « Cereviskappe » (de Cerevis, bière en argot étudiant, et Kappe, casquette), petite casquette portée sur le haut de la tête, notamment quand ils se rassemblaient pour boire de la bière.

37 Les monts encadrant la vallée de l'Inoubou ne dépassent guère 950 m, une hauteur de 1600 m ne peut concerner que des montagnes plus éloignées.

38 Lemete ↔ Lémété.

39 Ils s'agit sans doute, à une centaine de kilomètres au nord, des montagnes qui comprennent notamment les monts Batcha (1650 m), Bana et Batchingou (un peu plus de 2000 m).

En terrain plat, la ligne d'horizon se trouve à environ 5 km. Avec une dénivelée de 1000 m, l'horizon se trouve à plus de 100 km.

40 Il s'agit des monts se trouvant entre Buea et Dschang.

Je partis le lendemain à 6 h 20 avec 3 guides pour continuer notre marche. Après avoir passé le village de Ndoro, nous traversâmes la limite du territoire de Hobe, sur notre droite coulait la rivière Makombe<sup>41</sup>, qui atteignit peu à peu une largeur de 120 m.

La contrée devint progressivement plus plate, les monts se transformèrent en collines. Vers midi l'expédition atteignit Ibombo, le village principal du chef Ngo, où le fils du chef nous reçut. Vers trois heures de l'après-midi le chef nous envoya une petite défense, et trois chèvres. Je pris les provisions dans un grenier, et le lendemain j'ai donnais en compensation des cadeaux au fils de Ngo. Le père ne se montra pas.

Ici aussi les gens ne savaient rien d'un lac dans lequel se jette la Makombe<sup>42</sup>. On dit que les blancs ne font que passer à Lombe. Yabassi n'est connu que par ouïe-dire. Je me suis mis en marche le 3 juin à 6 h 10 sur des chemins qui pourraient être nettoyés sans grand effort.

Nous atteignîmes le village de Lombe à 11 heures. Je fus très étonné, de ne pas trouver le chef, seul un émissaire me salua brièvement. Lombe m'aurait rendu visite l'après midi. Puisqu'à 5 heures de l'après-midi aucun approvisionnement n'était disponible, j'envoyai des patrouilles sous la conduite de blancs, qui bientôt apportèrent suffisamment. J'appris le soir de Camerounais que Lombe aussi, malgré son assurance, n'avait pas la conscience tranquille.

Le 4, je fis encore une tentative, d'amener Ngo et Lombe à venir me rencontrer, en envoyant des Douala qui résidaient ici, et des gens de Ngo et Lombe avec les missions correspondantes. Cette tentative fut couronnée de succès, puisqu'à deux heures de l'après-midi aussi bien Lombe que Ngo se présentèrent à moi avec une suite nombreuse.

J'ai discuté avec eux deux des derniers événements, je leur ai expliqué l'affaire de Somo, et leur ai fait connaître le but de mon voyage, etc.

Depuis que nous avons quitté le village de Somo, nous avons rencontré des températures remarquablement élevées, bien que la saison des pluies se soit installée avec force : malgré cela l'état de des Européens est excellent, et j'espère pouvoir ramener très prochainement toute l'expédition en bon état à Cameroun<sup>43</sup>.

Aujourd'hui 5 juin, après une marche fatigante, j'atteignis la maison de la mission de Nyamba. En chemin j'avais fait une courte halte à la première factorerie de l'intérieur (société commerciale allemande). La maison de la mission, bien construite, est actuellement abandonnée. Je prévoyais de m'attarder encore un jour sur place, d'autant plus que la pluie et les nuages rendaient très difficiles les travaux du médecin-chef Hösemann. De là partaient des courriers allant à Yabassi en une

---

41 Makombe ↔ Makombé.

42 La Makombé se jette dans le Nkam, qui se jette dans le fleuve Wouri.

43 A l'époque Douala était aussi appelé Kamerun (Cameroun).

journée<sup>44</sup>. J'en profitai pour envoyer un messager avec des informations pour le gouvernement impérial.

Je peux déjà annoncer, que les suppositions les plus favorables que l'on faisait au sujet de ces contrées jusqu'alors inconnues, se sont pleinement réalisées.

Le pays est avant tout riche en ivoire, caoutchouc et huile de palme. Bien cultivé et densément peuplé, le commerce y prospérera bientôt, d'autant plus que l'installation des factoreries y rencontre les meilleures conditions. On trouve partout des endroits sains, avec une situation élevée, avec des températures fraîches le jour et surtout la nuit. Je ne peux pas prétendre avec certitude que la nouvelle route commerciale soit totalement ouverte. Mais les principaux fauteurs de trouble ont été punis, de sorte qu'il n'y a pas à craindre de sérieuses menaces pour les caravanes. En ce qui concerne la durée de la marche, une petite caravane peut atteindre le Mbam en partant de Yabassi en neuf jours. Les coursiers pourront mettre à leur actif des records plus courts lorsque les chemins auront été améliorés.

Une route de liaison vers Bafu ne devrait pas être difficile à ouvrir.

La communication avec les indigènes est grandement facilitée par le fait que toute la région est presque exclusivement peuplée par une seule tribu, la tribu plusieurs fois mentionnée des Indigi.

Le 7 l'expédition atteignit Nkunda, jusqu'où les chemins avaient été heureusement dégagés. Plusieurs factoreries de brousse s'y trouvaient, commercialisant principalement des noyaux de palmiers à huile.

Le 8 juin l'expédition se trouva à 10 h 30 du matin devant Yabassi, sur la rive gauche du Wouri. Le jour précédent j'avais informé le représentant de la firme « Northwest-Kamerun » de mon arrivée. De la façon la plus aimable, des véhicules furent mis à notre disposition pour traverser le fleuve, et en l'espace d'une heure 500 personnes ont été hébergées et nourries.

---

44 Il s'agit des coursiers de la « poste à drapeau » (Deutsche Flaggenpost, cf. bibliographie), un système spécifique au Cameroun allemand. Des coureurs couraient de village en village avec un bâton surmonté d'un drapeau, muni d'une fente où on glissait le courrier. Au village suivant les attendait un coursier (ou une coursière), prévenu par tam-tam.

## Bibliographie

### L'expédition du capitaine von Schimmelpfennig.

**Von Schimmelpfennig**, Hans. Expedition des Hauptmanns v. Schimmelpfennig. Deutsches Kolonialblatt (XII. Jahrgang). Verlag Ernst Siegfried Mittler und Sohn (Berlin), 15 mai 1901, p. 358 (texte) et p. 359 (carte).  
*De Lolodorf à Yaoundé.*

**Von Schimmelpfennig**, Hans. Expedition des Hauptmanns v. Schimmelpfennig. Deutsches Kolonialblatt (XII. Jahrgang). Verlag Ernst Siegfried Mittler und Sohn (Berlin), 15 juin 1901, pp. 444-446.  
*Le raid contre Semikore.*

**Von Schimmelpfennig**, Hans. Expedition v. Schimmelpfennig. Deutsches Kolonialblatt (XII. Jahrgang). Verlag Ernst Siegfried Mittler und Sohn (Berlin), 1<sup>er</sup> août 1901, pp. 548-550.  
*De Yaoundé à Ngutte II, via Ngila.*

**Von Schimmelpfennig**, Hans. Bericht über die Expedition des Hauptmanns v. Schimmelpfennig von Gutte II nach Jabassi. Mittheilungen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus den deutschen Schutzgebieten, Band XIV. Verlag Ernst Siegfried Mittler und Sohn (Berlin), 1901, pp. 144-166  
*Le retour de l'expédition depuis Ngutte II, texte traduit dans cet ouvrage.*

**Hösemann**, Paul. Ethnologisches aus Kamerun. Mittheilungen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus den deutschen Schutzgebieten. Verlag Ernst Siegfried Mittler und Sohn (Berlin). 1903 vol XVI, pp 150-182.  
*Observations ethnographiques sur les Banen.*

### Armée et administration allemandes.

**Anonyme**. Kamerun. Tod des Oberleutnants Lequis. Deutsches Kolonialblatt (XII. Jahrgang). Verlag Ernst Siegfried Mittler und Sohn (Berlin), 1<sup>er</sup> mars 1901, p. 149.  
*La mort du lieutenant Ernst Lequis.*

**Müller**, Gustav. Un mot sur les expéditions punitives dans nos protectorats africains, pp 13-18 dans :

**Union évangélique africaine**. Extraits de la revue Afrika 1894-1897, éditions Gilles René Vannier (Saint-Michel), 2020, 102 p.  
*livre électronique au format pdf, disponible dans <https://www.gillesrenevannier.fr>*

**Hoffman, Florian.** Okkupation und Militärverwaltung in Kamerun Teil II - Die Kaiserliche Schutztruppe und ihr Offizierkorps. Cuvillier Verlag (Göttingen), 2007, 261 p  
*Cet ouvrage « Occupation et administration militaire au Cameroun » contient dans le tome II un répertoire de tous les officiers d'active en poste au Cameroun, avec leur carrière et des éléments biographiques.*

**von Morgen, Curt.** A travers le Cameroun du Sud au Nord. Voyages et explorations dans l'arrière-pays de 1889 à 1891 (traduction de Philippe Laburthe-Tolra.) L'Harmattan (Paris), 2009. 215 p.  
*Rédition en 2009 de la traduction parue en 1972 de l'ouvrage paru en allemand en 1893. Les éditions antérieures de 1972 et 1982 sont préférables, selon Catherine Baroin (Journal des africanistes, 81-1 | 2011, pp. 242-243), mais je n'ai pas eu l'heur de les consulter.*

**Poste à drapeau** (« Flaggenpost »)

Wenn Briefmarken erzählen: 9. Deutsche Flaggenpost in Kamerun

<https://www.myheimat.de/marburg/kultur/wenn-briefmarken-erzaehlen-9-deutsche-flaggenpost-inkamerun-d69695.html>

**Brekenfeld, Carsten.** Sammelgebiet deutsche Kolonien. Kamerun - Deutsche Briefmarken-Revue 12/2013, p. 29.

<https://kolonialmarken.de/wp-content/uploads/2022/09/Kamerun.pdf>

*Messagerie par coursier, spécifique au Cameroun allemand.*

## **Les cartes.**

**Mapcarta.** <https://mapcarta.com/fr/>

*Système cartographique collaboratif.*

**Moisel, Max. Karte von Kamerun <1:300.000>.** Reimer (Berlin), en 31 feuilles et 3 annexes, avec plus précisément les feuilles :

G1. Buea, 1911

G2. Jaunde, 1913

F2, Funbam, 1913

*La célèbre carte du Cameroun de Max Moisel en 31 feuilles. Sur les feuilles F2 et G2, Moisel a reporté une partie de l'itinéraire d'Hoesemann d'avril 1901.*

## **L'encyclopédie.**

**Wikipedia.** <https://fr.wikipedia.org/wiki/>

*L'encyclopédie collaborative sur Internet.*